

Julienne de Cornillon (1192-1258) & Gobert d'Aspremont (1187-1263)

Deux enfances contrastées.

Rouvrois-sur-Othain(1)

1197. Au nord de la Seine, la famine se termine enfin. Il y a trois ou quatre ans que le temps est exécrable et que des pluies incessantes anéantissent toutes les récoltes. Les paysans s'épuisent à essayer de survivre.

Dans une ferme fortifiée de Lorraine, plus exactement à Rouvrois-Sur-Othain, une femme sert dans ses bras un bambin de deux ans. A ses pieds joue son aîné de sept ans. La maman s'est réfugiée dans la cuisine du donjon et essaie de réchauffer son cadet devant l'âtre en attendant que le cuisinier ait terminé de préparer la bouillie destinée aux enfants. Le seigneur d'Aspremont n'est pas encore rentré au domaine, il surveille le chargement de bois qu'au village ses paysans doivent lui fournir. Dame d'Aspremont se demande encore comment elle a réussi pendant ces quatre dernières années à garder ses deux enfants en bonne santé malgré la disette. Ses enfants sont privilégiés et elle en remercie le ciel, elle qui a vu tant de décès parmi les enfants et les vieillards de son domaine. Ce n'est pourtant pas la faute du seigneur du domaine, son mari, qui a diminué par pitié les charges en grains que les manants doivent fournir au château: la famille seigneuriale et le personnel n'ont reçu que le minimum vital pour eux. Le domaine n'est pas grand, il ne couvre que deux villages et la famille D'Aspremont a du mal à vivre. Certes des cousins lointains possèdent de vastes propriétés au sud de Metz, tout près de la motte féodale d'Aspremont, berceau lointain de la famille, mais en ces temps difficiles, la solidarité ne s'étend pas au-delà de la proche famille. Gobert, le bambin de deux ans se met à pleurer, il est temps de passer à la bouillie...

Rétinne et Cornillon

Au même moment, mais à 150 km de là, près de Liège, une fillette du même âge que notre bambin, pleure de tristesse dans un chariot bâché. Elle quitte définitivement le toit familial; ses parents viennent de mourir. Il y a quelques mois, le père s'est mis à tousser puis s'est éteint de faiblesse. La mère affaiblie par la disette de ces dernières années n'a pu supporter son chagrin, elle a suivi son mari de quelques semaines en laissant deux petites filles orphelines, Agnès l'aînée et Julienne la cadette. Le chariot bâché qui les emmène loin de leur village de Rétinne arrive bientôt à destination, il gravit avec peine la colline de Cornillon dominée par les bâtiments d'une léproserie. Depuis 50 ans, des hommes et des femmes s'y dévouent au service des Liégeois atteints de la terrible maladie apparue dans nos pays avec le retour des croisés de la Terre Sainte. La léproserie de Cornillon a une grande réputation. Sans constituer un vrai couvent, les frères et les sœurs qui y travaillent se soumettent à une règle minimale et à l'autorité d'une prieure. L'institution est régie par les échevins de la ville de Liège à qui elle appartient.

Dans leur malheur, les deux orphelines sont privilégiées. Leurs parents possédaient 178 ha de terre arables et 20 ha de prairies. Sans être nobles, ils étaient aisés et leur testament prévoyait de confier leurs deux filles à la léproserie en échange de l'usufruit de leurs domaines. A l'arrivée du convoi, une femme se précipite à la rencontre des deux petites qui viennent de sortir du chariot. C'est Sapience, responsable de l'économat de l'institution. Elle accueille les deux fillettes et les emmène hors de la vue du chariot familial qui ne tarde pas à s'éloigner pour toujours. Les enfants logeront dans la ferme, elle se chargera de leur éducation.

1202. Les années s'écoulent, les temps sont moins durs et le souvenir de la grande famine de la fin du siècle précédent s'estompe doucement. Gobert a maintenant sept ans. C'est un solide gaillard élevé à la dure dans la cour du château ferme. Ce sont les gens employés par le Seigneur qui font son éducation. Le palefrenier lui donne ses premières leçons d'équitation tandis que les trois hommes d'armes du château l'entraînent au maniement de l'arc et au lancer du javelot. Quand il est fatigué, Gobert se réfugie dans la cuisine du donjon et c'est le cuisinier qui, en répondant aux questions de Gobert, l'initie à la vie des animaux et de la forêt.

Dame D'Aspremont s'occupe surtout de ses garçons en hiver lorsque le froid trop vif retient les enfants dans le donjon. Dans la cuisine elle leur enseigne les rudiments de lecture et d'écriture. Jean l'aîné apprend très vite, le cadet est plus lent et ne tient pas en place. Souvent pour encourager l'attention des enfants, la maman termine la leçon en leur contant les exploits de Godefroid de Bouillon, ou quelque légende lorraine. En hiver, l'activité de tous est réduite et la cuisine du château est l'endroit de rassemblement de tous les oisifs. A la tombée de la nuit, le cuisinier va allumer un petit feu dans la chambre seigneuriale au deuxième étage du donjon et quand il redescend chacun sait qu'il est temps de regagner ses pénates. Les soldats et le palefrenier rejoignent la grange, les propriétaires du lieu leur chambre. Seul reste alors le cuisinier. Il étend sa paillasse devant l'âtre s'appêtant comme chaque nuit à ne dormir que d'un œil car il faut entretenir les braises jusqu'au moment où, au lever du soleil, il ravivera les flammes, réchauffera la bouillie et s'en ira réveiller les occupants de la demeure.

Julienne a, elle aussi, sept ans. A Cornillon elle mène une vie de travail et d'étude. Les enfants du treizième siècle sont souvent considérés comme des adultes en miniature, ils n'ont pas souvent la considération qu'on leur donne aujourd'hui. Mais il leur suffirait pourtant d'un baiser maternel pour qu'ils oublient leurs chagrins et la rudesse de leur éducation. Agnès et Julienne ne manquent de rien si ce n'est de ce baiser si important. Julienne tente d'échapper à l'enfance et cherche à ressembler aux grands le plus vite possible en copiant leurs manières de vivre. Un petit fait illustre bien sa mentalité de fillette trop tôt mûrie: un jour, elle décide de jeûner comme les adultes. On la croit malade mais Sapience découvre la supercherie. Le soir elle conduit Julienne dans la neige pour sa punition et la laisse transir de froid. Quand elle revient chercher Julienne restée stoïque mais humiliée, elle lui ordonne d'aller confesser son péché. Julienne se précipite dans la chapelle de Cornillon. Le prêtre est un brave homme et en guise de pénitence il impose à Julienne de manger un œuf avant d'aller dormir.

Julienne quelque peu perturbée par cet événement fait cependant taire sa rancœur : Sapience ne lui a-t-elle pas promis de l'emmener demain à Liège visiter la cathédrale St Lambert afin d'y prier devant les reliques du grand Saint?

L'impatience de l'adolescence. L'éveil d'une vocation.

1210. Julienne a maintenant quinze ans. Ses responsabilités dans la ferme ont pris de l'ampleur puisqu'elle vient d'obtenir de pouvoir traire les vaches. Elle sent que désormais elle entre dans le monde des adultes. Mais voilà qu'un jour sa sœur Agnès la retrouve inanimée dans l'étable, blessée par un violent coup de patte d'une vache. Sapience estime que la jeune fille n'est pas taillée pour ce genre de travail qui lui sera désormais interdit. Pour Julienne c'est vraiment une grave humiliation. On la trouve incapable de travailler comme une adulte. A quoi sert-il de savoir lire parfaitement en latin et en français et de posséder une mémoire d'éléphant au point de pouvoir réciter tout le bréviaire par cœur si ce n'est pas pour se sentir utile!

Gobert, lui, se sent utile dans son domaine car il est devenu le soutien de ses parents. Son frère aîné Jean a quitté le domaine depuis cinq ans et est devenu prêtre. Tout le monde a reconnu à Jean une intelligence hors du commun. Il est pour le moment dans l'entourage de l'évêque de Verdun. Jean d'Aspremont s'apprête à gravir tous les échelons de la hiérarchie ecclésiastique. Ses parents sont fiers de lui mais ils savent qu'ils ne peuvent plus compter sur son aide. C'est Gobert qui continuera de partager leur vie et les soutiendra dans leur vieillesse.

Gobert n'a pas l'instruction de son frère mais peu importe, il sait prendre des responsabilités et déjà en maintes occasions il remplace son père dans le domaine. Il comprend les paysans et est devenu leur interlocuteur privilégié. Il est respecté des jeunes nobles des environs parce qu'il est devenu un habile cavalier pour qui le maniement des armes n'a plus de secret. Son père va bientôt l'envoyer chez un seigneur voisin qui accepte de le prendre comme écuyer. D'ici un an ou deux il sera sans doute fait chevalier. Un jour, Gobert est envoyé par son père à l'abbaye d'Orval située à vingt km du domaine. Il doit y livrer un tombereau de vivres destiné au chantier de l'abbaye. Gobert est enthousiaste car il désirait depuis longtemps rencontrer ces moines dont on parle tant pour le moment. En les apercevant pour la première fois Gobert est frappé par la sobriété de leurs vêtements. Non seulement ces moines ne sont pas comme les autres religieux mais en plus, on dirait qu'ils ont leur propre conception de l'amour du prochain. Gobert le sait bien, l'église impose depuis longtemps l'aumône aux pauvres. Mais cette aumône n'est destinée qu'à racheter les péchés. Elle est faite sans compassion pour l'indigent. L'Eglise considère encore souvent que la pauvreté et l'indigence sont une punition de Dieu. A l'abbaye Gobert visite l'hôtellerie ; ici non seulement les moines font l'aumône mais ils réconfortent par la parole les malheureux et vont même jusqu'à leur offrir un toit. C'est révolutionnaire et dans toutes les chaumières et châteaux l'on disserte sur la manière d'agir des moines blancs encore si inhabituelle, mais en secret chacun prie pour qu'une abbaye cistercienne vienne s'installer à proximité de chez soi. Gobert se souvient de ce que lui a raconté sa mère sur ces moines. L'extension de leur présence dans le pays a été prodigieuse. A Orval, ils se sont installés en 1132 dans le vieux monastère qu'ils ont progressivement enrichi rénové, agrandi. Les vocations se font de plus en plus nombreuses au point que l'on assiste constamment ici et là à la fondation de nouveaux monastères (2).

Gobert après avoir visité l'hôtellerie pendant que l'on déchargeait son tombereau de céréales se remet en route pour Rouvroy. Il faut qu'il montre l'abbaye à sa mère la prochaine fois qu'il vient ici! Un mois après, Gobert saisit l'occasion d'une nouvelle livraison à l'abbaye pour emmener sa mère. A leur arrivée à Orval, un office vient de commencer. La dame d'Aspremont malgré les fatigues de quatre heures de route désire assister à l'office. Gobert l'accompagne. Ils sortent de l'office tous deux véritablement émus. La sobriété de l'office, les chants du chœur et la dévotion à Marie les ont bouleversés. Ils ont l'impression que les moines cisterciens sont en train de réinventer la religion chrétienne pour lui faire retrouver sa pureté originelle.

Après cette révélation Gobert envisage l'avenir d'une nouvelle façon car il est tenté par la vie de ces nouveaux chrétiens que sont les cisterciens et est partagé entre le désir de se faire moine et le désir de servir Dieu par les armes. Le soir en regardant avec tendresse ses parents, il s'imagine la déception qu'il leur causerait s'il venait à leur annoncer sa renonciation à la succession du domaine paternel. Mais, dans l'immédiat, il doit se plier aux exigences paternelles et il quittera bientôt Rouvrois pour servir d'écuyer à un seigneur, cousin lointain de son père.

A quinze ans deux jeunes gens partagent la même soif d'idéal. Ils souffrent de ne pouvoir encore se réaliser. Ils apprendront quelques mois plus tard que des Chrétiens se sont battus cruellement entre eux à Bouvignes. Le Roi de France Philippe-Auguste vient d'obtenir une victoire éclatante contre les Flamands et les Brabançons. Ils apprendront aussi que le pape au concile de Latran rentre définitivement dans les vues des Cisterciens: l'Eglise doit se réformer pour montrer l'exemple!

Julienne à la recherche d'absolu.

1213. Julienne est au seuil de l'âge adulte, la mort de sa sœur Agnès est une épreuve incommensurable car elle est maintenant seule au monde. Plus rien ne la retient à Cornillon, Julienne est lasse de mener une vie de rentière. Elle ne désire cependant pas fonder une famille, souhaitant se consacrer à quelque chose d'éternel. Sa vie, elle a décidé de la vouer à Dieu mais comment?

Julienne réfléchit, elle pourrait devenir chanoinesse. Avec les biens qu'elle possède, elle mènerait une vie de confort puisque les chanoinesses ne font pas vœu de pauvreté. Certes elles vivent en communauté, mais une communauté réduite aux offices et aux repas car elles sont autorisées à occuper de véritables appartements privés et à y employer pour leur service personnel des gens de maison. Ce n'est vraiment pas la vie dont rêve Julienne.

Et pourquoi ne pas devenir recluse ou béguine?

Pendant son enfance, ces deux formes de vie religieuse ont pris une extension fulgurante. De nombreuses jeunes filles pauvres se réfugient dans des annexes d'églises. La récluserie est munie de deux ouvertures, l'une donnant sur le chœur de l'église et permettant de suivre les offices, l'autre donnant sur la rue et offrant la possibilité à la recluse de consoler les passants mais aussi de recevoir tout ce qui lui était nécessaire pour ses besoins matériels. Les récluseries **(3)** du temps de Julienne sont à la mode car elles sont supposées porter bonheur à leurs paroisses. Julienne se rend cependant compte qu'elle y serait malheureuse; elle aime trop la compagnie et ne peut supporter longtemps la solitude.

Les béguinages (4) quant à eux ne répondent pas à la conception exigeante que Julienne se fait de la vie religieuse. Fondés surtout par les veuves des croisés morts en Terre Sainte, ils sont certes le siège d'une vie intense de prières et de méditations mais sans règle propre et finalement... il y a autant de façon d'être béguine que de béguines! De plus, Julienne se voit très mal côtoyer une majorité de femmes plus âgées...

Et les ordres mendiants?

Pourquoi, se dit Julienne, n'attendrait-elle pas leur arrivée dans nos contrées. Il paraît qu'en France et en Italie, des hommes qui se disent franciscains ou dominicains commencent à parcourir les campagnes et les villes vêtus pauvrement et dormant là où ils peuvent comme des ermites. Ils disent qu'il faut aller à la rencontre du pauvre et ne pas se contenter de les recevoir dans les hôtelleries des abbayes. Les cisterciens se faisaient un devoir de ne pas considérer la pauvreté comme une punition de Dieu, les franciscains et les dominicains faisaient maintenant un pas de plus: ils voyaient dans le pauvre l'image même de Jésus, une idée neuve et révolutionnaire! Julienne est évidemment tentée par cette vie mais elle sait qu'il est encore trop tôt (les tous premiers franciscains arriveront dans notre pays en 1224) et puis il est impensable de voir une femme seule ou en petite compagnie parcourir sans défense les campagnes les plus reculées.

En fait, ce dont rêve Julienne, c'est de devenir cistercienne. Cette année le chapitre général, sous la pression toujours plus forte de communautés de religieuses voulant adopter la règle de St Bernard, vient enfin d'accepter que l'ordre s'ouvre aux femmes. La décision n'a pas été facile à prendre car de multiples articles de la règle étaient difficilement compatibles avec la condition féminine de l'époque. La règle en effet n'impose-t-elle pas aux moines de travailler de leurs mains pour rendre leurs abbayes indépendantes financièrement? Comment donc des femmes incapables de défricher, de cultiver la terre, pourraient-elles subvenir à leurs besoins?

Dans ces conditions ne courrait-on pas le risque en fondant des abbayes féminines de mettre la santé économique de l'ordre en péril? Il a fallu au chapitre général vaincre beaucoup de réticences pour ouvrir cette année la porte de l'ordre aux femmes...

Julienne se réjouit, bientôt dans le pays de multiples communautés de femme se réformeront en demandant de passer à l'ordre cistercien. Qu'en sera-t-il des innombrables léproseries et hôtels-Dieu créés souvent par les riches bourgeois et dont le personnel mixte est soumis à des règles souvent fort différentes d'une institution à l'autre mais dont le point commun est d'être laxistes et mal respectées sans doute à cause de la mixité autorisée?

Julienne pense à sa communauté de Cornillon. Elle y est malgré tout fort attachée pour y avoir vécu toute son enfance. Rien ne dit qu'elle ne pourra convaincre les sœurs de la léproserie d'adopter la règle cistercienne (5).

La femme parviendra-t-elle vraiment à jouer un rôle dans l'Eglise?

Julienne repense au parcours exceptionnel d'Yvette de Huy (6). Partout l'on dit que c'est une sainte; d'abord mère puis sœur dans un hôtel-Dieu puis enfin recluse, elle avait essayé tout pour se rapprocher davantage de Dieu. Julienne connaît parfaitement son histoire édifiante.

Yvette (elle sera canonisée) de Huy est née en 1157 dans une famille bourgeoise. Ses parents la marient à l'âge de 13 ans. Malgré le mariage imposé, elle apprend à aimer son mari qui lui donne

trois enfants dont l'un décèdera en bas âge. Son bonheur fut de courte durée puisque Yvette perd son mari cinq ans après son mariage. Yvette à 18 ans se retrouve veuve avec deux fils à élever. Aussitôt elle veut se consacrer à Dieu mais son père veut la remarier. Cette fois elle lui tient tête. A la demande de son père, Radulphe, évêque de Liège, essaie de la convaincre de se remarier puis, s'apercevant de l'inanité de ses efforts, prend parti pour elle. Le père finit par céder. Dès lors Yvette se consacre à ses deux fils en même temps qu'elle se dévoue aux indigents. Elle donne sans compter au point que son père s'inquiète et craint la misère pour ses deux petit-fils. Il les enlève des mains maternelles pour les mettre à l'abri mais Yvette parvient à convaincre son père de les lui rendre. A mesure que le temps passe, Yvette prend de l'assurance et elle fait de sa maison un hôtel-Dieu ouvert aux voyageurs et aux indigents. Elle va plus loin encore en annonçant peu après à sa famille sa décision de se retirer dans une petite léproserie presque en ruines et située sur la colline de Statte avoisinant la ville.

Il y a maintenant cinq ans qu'elle est veuve et c'est une jeune femme de 23 ans. A la léproserie elle se donne complètement aux malades et bientôt, attirés par son renom, des hommes et des femmes viennent se joindre à elle pour former une petite communauté. Elle la dirige depuis 11 ans quand son père devenu veuf décide de s'établir en reclus auprès de sa fille. Il fait construire une cellule contre la chapelle mais au dernier moment il change d'avis et se fait cistercien (encore eux!) à Villers où il ne tarde pas à édifier la communauté par l'austérité de sa pénitence. Il sera d'ailleurs proclamé, après sa mort, bienheureux sous le nom du bienheureux Otton, convers.

Voyant la récluserie demeurée vide, Yvette s'y enferme elle-même. Elle a 34 ans, elle y demeurera 36 ans jusqu'à sa mort en 1227. A l'heure où Julienne repense à Yvette, celle-ci est enfermée depuis douze ans. De sa cellule, Yvette convertit, prie et dirige la communauté. Avec les dons qui affluent, elle fait construire un vaste hôpital. Yvette continuera toujours à s'occuper de ses deux fils. L'aîné est entré à l'abbaye d'Orval et en deviendra abbé. Le cadet mène une vie de désordre. Yvette lui conseille, de sa récluserie, de quitter Huy pour au moins éviter le scandale. Le fils lui répond qu'il est d'accord mais qu'il a besoin d'argent. Yvette lui en donne et il part à Liège. Il n'y restera pas longtemps. Quelques jours après il rencontre une inconnue qui lui dit que sa mère le rappelle. Il retourne à Huy où Yvette est surprise de le revoir si tôt. Après cette entrevue, le fils décide de changer de vie et se fait moine au monastère cistercien de Trois-Fontaine.

1220. Julienne travaille depuis plusieurs années maintenant comme sœur à la léproserie. Le dévouement incessant avec lequel elle soigne et soulage l'a épuisée mais sa vie ne la satisfait pas, son idéal d'absolu est démesuré et Julienne se révolte intérieurement contre le monde qu'elle découvre si imparfait et si impur. Elle arrête de s'alimenter progressivement et se contente de la communion. Julienne souffre sans doute d'anorexie mentale. L'attitude de ses frères et sœurs de la communauté n'est sans doute pas étrangère à son mal: de nombreux scandales éclatent à cette époque à Cornillon où des frères et des sœurs se voient en secret et n'observent pas leur vœu de chasteté.

Bientôt, la prieure de Cornillon interdira à Julienne de travailler car elle devient trop faible. Elle se réfugie alors dans la prière et finit par accepter son imperfection et celle du monde qui l'entoure. Une seule consolation dans ses épreuves: le concile de Durham vient d'étendre à tout Chrétien le devoir de réciter outre les 7 Pater et le Credo obligatoires l'Ave Maria quotidien, c'est une nouvelle importante qui réjouit toutes les femmes et en particulier Julienne tant éprise de pureté.

Gobert hérite du domaine de son père et affranchit ses serfs.

1220. Cela fait plus de cinq ans que Gobert est loin de chez lui, cinq ans qu'il sert comme chevalier un de ses cousins fortunés des environs de Metz. L'hiver a été long et d'innombrables discussions autour de l'âtre du château ont rempli les heures creuses. La dernière croisade a sans doute été le sujet le plus commenté. Le 5 novembre 1219, la ville de Damiette en Egypte a été prise par les croisés. La nouvelle n'est parvenue que fin décembre en Lorraine, Noël a été fêté avec plus de fastes que d'habitude.

Peu après, un message parvenu au château a jeté la consternation. La croisade si bien commencée vient de se terminer par un fiasco terrible, vraisemblablement par la faute du légat du pape Pelage. Le sultan El Camil après la prise de Damiette avait proposé de rendre Jérusalem si les croisés lui rendaient Damiette. Pelage refusa avec mépris, il était décidé à conquérir la ville du Caire. Mal lui en prit car l'armée des croisés fut décimée dans les marais du delta du Nil. Les survivants se replièrent sur Damiette puis pour garder la vie sauve rendirent la ville aux musulmans. L'armée en renfort que devait fournir l'empereur Frédéric II n'arriva à Damiette que pour constater le désastre. Les chevaliers lorrains commentent la douloureuse nouvelle...Il est probable que le pape niera les responsabilités de son légat et attribuera l'échec à l'empereur Frédéric, dont les renforts promis arrivèrent tardivement.

Gobert est attristé par cette nouvelle mais moins que par une autre qu'il vient de recevoir de Rouvrois-sur-Othain: son père vient de perdre la vie en tombant accidentellement de cheval. Gobert qui devait encore rester six mois au service de son cousin, doit rentrer plus tôt que prévu au domaine familial.

Lorsque trois jours plus tard il pénètre sur ses terres, Gobert est distrait momentanément de son chagrin par les cris de joie des paysans qui courent vers lui et escortent leur nouveau maître jusqu'au château-ferme. Devant le donjon, le personnel s'est rassemblé autour d'une femme endeuillée mais digne qui essaie de retenir des larmes faites de tristesse mais aussi de joie puisque son fils est de retour.

Gobert inaugure ses nouvelles fonctions par une décision révolutionnaire. Il décide d'affranchir ses serfs pour en faire des hommes libres (7). C'est une décision qu'il a longtemps mûrie. Pendant son séjour à Metz, il a eu l'occasion de se rendre en mission sur les terres de l'abbaye de Vezelay. L'abbé y a affranchi en 1200 tous les serfs et depuis lors les revenus des terres de l'abbaye ont considérablement augmenté. A la nouvelle de leur affranchissement les paysans de Rouvrois, organisent un grand feu de joie. C'en est fini pour eux du "droit de suite" qui les tenait toute leur vie au domaine, du "droit de formariage" qui les empêchait de se marier en dehors du domaine ainsi que du "droit de mainmorte" qui les obligeait à remettre au seigneur les biens de leurs parents décédés. Certes, le système de servage peut être compensé par les progrès technologiques récents comme le nouveau collier d'attelage dur qui permet à l'animal de traîner plusieurs milliers de kilos au lieu des cinq cents permis avec un collier mou, ou comme l'emploi de "la ferrure" qui rend les roues-avant d'un chariot indépendantes, mais il n'en demeure pas moins que, malgré la moindre nécessité d'une main d'œuvre importante, Gobert suivant l'exemple de quelques pères abbés fait œuvre de pionnier...

Demain, après la fête organisée par ses paysans en son honneur, Gobert emmènera sa mère à l'office de l'abbaye d'Orval: il est curieux de voir les dernières innovations que les moines ont entreprises dans leur abbaye depuis son départ à Metz.

1227, Gobert prend part à la sixième croisade.

Gobert a revêtu la croix. A l'appel du pape, les chevaliers Allemands, Anglais et Lorrains se sont réunis pour délivrer Jérusalem. C'est l'empereur Frédéric II (8), accusé de l'échec de la cinquième croisade et excommunié, qui sera à leur tête. Gobert sous la direction de Henri IV de Limbourg a traversé la France et l'Italie. Les chevaliers sont maintenant à Brindisi et depuis trois mois ils attendent l'ordre d'embarquer dans les navires. Ils s'occupent comme ils peuvent en visitant la région. Le soir, cantonnés dans d'immenses villages de tentes, les chevaliers se réunissent pour jouer aux cartes ou tout simplement pour discuter autour de gobelets de vin. Gobert préfère la solitude mais s'oblige de temps à autre à partager une soirée avec ses compagnons car c'est le seul moyen de se tenir informé des dernières nouvelles et des raisons d'un départ toujours différé.

A la table où il est assis pour le moment, la discussion tourne autour de la personnalité de l'empereur Frédéric. Un chevalier raconte qu'il n'a pas beaucoup confiance en un pareil chef car la rumeur le dit plus musulman que chrétien. N'a-t-il pas été élevé en Sicile dès son plus jeune âge, environné de toute part par la culture arabe? Ne dit-on pas que ses vassaux d'Allemagne lui importent peu et que son esprit n'est obnubilé que par un seul objectif: recréer un véritable empire romain centré sur la Méditerranée, un empire où Chrétiens et Musulmans vivraient côte à côte. Il paraît même que le pape redoute que Frédéric n'envahisse l'Italie pour réaliser son objectif!

Attention, reprend un autre chevalier, Frédéric n'est pas un véritable guerrier, car l'on dit qu'il préfère négocier avec l'infidèle que de le combattre et de le convertir. Vraiment un original cet empereur! On n'est pas près de partir!

Ah oui, à propos connaissez-vous la blague qu'il a jouée à François d'Assise cet original qui veut mendier pour mieux servir Dieu?

Je vous la raconte. En 1222, François d'Assise parvint à avoir une entrevue avec l'empereur. Pour vérifier tout ce que l'on racontait sur la sainteté de François, Frédéric prépara la chambre d'hôte lui-même en y laissant une merveilleuse dame dans la tenue d'Eve...

Les rires fusent dans l'assemblée puis le chevalier reprend son récit.

-Eh bien, devinez la suite: Je parie que vous n'auriez pas fait comme François et que vous auriez profité de l'aubaine... Oui, il paraît que le pauvre moine sortit indemne de l'aventure en plaisantant sur ce qui venait de lui arriver et en terminant la nuit à s'entretenir avec l'empereur...

-Bah, ce n'est pas bien grave, reprit un chevalier de l'ordre de l'Hôpital, mais on raconte aussi des choses plus graves et bien mystérieuses. Il paraît en effet que cet empereur s'intéresse à tout mais ne fait pas confiance à la science des anciens. On raconte des choses stupéfiantes mais je crois qu'il y a beaucoup d'exagérations dans ce que les gens disent.

-Ne nous laissez pas sur notre faim, reprit quelqu'un de l'assemblée...

- Bon, si vous le souhaitez.

L'Empereur aurait fait élever des enfants dans le silence le plus complet pour voir quel langage, ils parleraient d'instinct et déterminer ainsi la langue mère de l'humanité. Il aurait aussi ordonné à un plongeur de s'enfoncer de plus en plus profondément dans les eaux du détroit de Messine, jusqu'à ce que celui-ci ne revînt plus. Et plus grave, mais je ne crois pas à cette rumeur, il aurait un jour fait donner le même repas à deux prisonniers dont l'un dut ensuite se reposer, tandis que l'autre se livrait à un exercice violent; alors, l'estomac des deux hommes fut ouvert, pour déterminer lequel du repos ou de l'exercice favorisait le mieux la digestion. Il aurait fait enfermer un condamné dans un tonneau, pour voir si son âme s'envolait au moment de sa mort. A mon avis, même exagéré, ces

faits prouvent que l'empereur ne fait confiance qu'à lui-même et qu'il aime tenter des expériences jusqu'à la cruauté.

On dit même qu'il admire les commentaires que le Musulman Averroès a écrits sur l'œuvre d'Aristote. D'ailleurs j'ai appris que des juifs s'embarqueront avec lui dans sa suite, des juifs arabisants qui lui traduisent les œuvres d'Averroès...

-Oui, drôle de chef que nous avons, curieux de tout, ne croyant en rien, ambitieux et chargé de combattre les Arabes alors qu'il les apprécie. D'ailleurs vous ne savez pas la meilleure? De véritables musulmans combattront à nos côtés, oui je dis bien à nos côtés.

Cette fois se sont des exclamations d'étonnement qui fusent dans l'assemblée et qui interrompent la conversation.

-Eh bien, c'est la vérité. Vous savez que Frédéric en Sicile a dû reconquérir sur les Musulmans une grande partie de son royaume. Au lieu de faire des esclaves de ses prisonniers, il les déporta dans la plaine des Pouilles et les laissa former une colonie qui devint très vite prospère et toute dévouée à leur chef au point de lui offrir un corps de guerrier redoutable...

-Et sans doute un harem lança un convive...

-Oui, c'est ce que l'on dit. En tout cas à voir la manière dont il se comporte cela ne m'étonnerait pas. Il paraît qu'il y a deux ans, le soir même de ses noces avec Isabelle de Brienne (âgée de 14 ans!) il fit la conquête d'une de ses cousines, venue assister aux réjouissances! Pauvre épousée!

Gobert est véritablement stupéfait de tout ce qu'il a appris ce soir sur Frédéric. Ainsi il existe un homme qui doute de tout et même de la foi qu'il a reçue de ses ancêtres. En rejoignant sa tente, Gobert se sent perturbé. Fera-t-il confiance à ce prince? Il aurait souhaité comme chef de la croisade un homme intègre et de mœurs irréprochables. Dans quelles conditions se déroulera l'expédition sous le commandement d'un tel prince? Toutes ces rumeurs que l'on colporte à propos de Frédéric II le découragent.

Août 1227.

Le Duc de Limbourg a enfin reçu l'autorisation d'embarquer en avant-garde ses chevaliers. L'empereur et le gros des troupes suivront un mois plus tard. Le 9 septembre, après une escale, l'Empereur et de nombreux croisés sont atteints par une épidémie qui fait des centaines de victimes. Frédéric donne alors l'ordre de scinder sa flotte. Vingt galères continuent la route prévue tandis que l'empereur avec les autres rebroussent chemin. Les croisés qui arrivent à Saint-Jean-d'Acre sont accueillis avec consternation par la population et l'avant-garde déçue de l'absence de Frédéric II qui retarde ainsi le début des opérations militaires. Beaucoup de croisés ne veulent plus attendre le reste des troupes et rentrent tout bonnement chez eux par le premier navire en partance (8). Pendant que Gobert prend son mal en patience, s'installant chez un habitant de St-Jean-d'Acre, Frédéric II refait ses forces par une cure thermale aux bains de Pouzzoles. Confortablement installé dans sa baignoire, il réfléchit à la tournure des derniers événements. Son départ manqué a provoqué la colère du pape qui vient de l'excommunier. La levée de son excommunication lui sera accordée s'il confie lors de son départ définitif vers la Terre Sainte son royaume de Sicile à la régence du pape. Ce sont des conditions inacceptables, car Frédéric soupçonne le pape dans le cas où il accepterait, de ne jamais lui rendre son royaume de Sicile. Tant pis, il partira à Jérusalem excommunié. Malgré l'inconvénient de la sanction papale, Frédéric voit un grand avantage au retard inopiné de son départ. Arrivé en Terre Sainte, il aurait inmanquablement dû mettre la machine militaire en marche tandis qu'ici sur ses terres, il dispose à nouveau de temps pour privilégier une solution pacifique au conflit qui l'oppose au sultan El Camil...

Effectivement quelques semaines plus tard, Frédéric II reçoit en grande pompe une importante délégation du sultan El Camil. Elle est dirigée par l'émir Fachr Ed Dine. L'entente avec l'émissaire est si bonne que Frédéric le fait chevalier et l'autorise à porter ses propres armes, les armes des Hohenstaufen. L'émir est très fier de sa promotion de chevalier chrétien car il fait fixer sur sa bannière les armes de l'empereur (il les portera toute sa vie, et mourra sa bannière déployée devant Damiette attaqué par les croisés 20 ans plus tard). Assuré de la volonté pacifique du sultan, Frédéric peut maintenant s'embarquer en toute sérénité. Le 28 juin 1228, avec 400 chevaliers et 2000 fantassins, il prend la mer. En vérité c'est une piètre troupe pour un empereur. Mais Frédéric sait ce qu'il veut et ne désire pas se présenter en Terre Sainte en conquérant. Dans le contingent embarqué on relève un grand nombre de Musulmans de Sicile qui pratiquent leur culte avec l'assentiment de l'empereur.

Frédéric, malgré le fait que les premiers croisés l'attendent depuis 10 mois, n'est pas pressé d'arriver à St-Jean-d'Acre. Il débarque d'abord à Chypre, se fait maître des lieux en combattant des chevaliers Chrétiens. Ce n'est que le 7 septembre qu'il découvre les côtes de la Terre sainte de son bastingage. La fête qu'il organise aussitôt et où sont invités quelques seigneurs musulmans scandalise le patriarche Giraud.

Il y a presque un an que Gobert est à St-Jean-d'Acre; finalement il ne regrette pas la longue période d'inactivité que le retard de l'empereur lui a occasionnée. Il a mis à profit cette période pour observer et de cette manière pour mieux comprendre le monde qui l'entoure. Il a ainsi pu apprécier la foi des musulmans qui se fonde sur « les cinq piliers de l'Islam », piliers qui finalement présentent beaucoup de similitudes avec les grands commandements de l'Eglise. La foi simple et dépouillée des Musulmans lui fait regretter la tournure qu'a pris au fil des siècles la foi chrétienne. A nouveau, il repense aux cisterciens, aux nouveaux ordres mendiants, à ceux qui parmi les chrétiens, veulent revenir à l'essentiel. L'Islam sans aucun doute fait réfléchir...

Gobert n'a pas observé que les seuls musulmans; ses compagnons constituent un immense champ d'études qui l'amène à plus de réalisme. Finalement peu de chevaliers sont partis entraînés par leur foi. La motivation la plus fréquente est tout simplement le désir de faire fortune. Sa déception a été grande quand il a appris que le duc de Limbourg qui le commande n'avait accepté de partir en croisade que contre une grosse somme d'argent et que le landgrave de Thuringe avait reçu de Frédéric II en échange de son départ les revenus de la marche de Mismie en plus de 20000 marks par an.

Appâtés par le désir du gain, la plupart des croisés trépignent d'impatience pour se diriger vers Jérusalem, mais l'empereur, comme à l'accoutumée n'est pas pressé. Il s'installe confortablement au château de Ricordane qui devient, au grand dam des croisés, le siège d'une intense activité diplomatique. Ce n'est qu'un va-et-vient d'ambassades musulmanes avec échanges somptueux de fêtes et de cadeaux. Frédéric II recevra même du sultan un éléphant qu'il ramènera plus tard en Sicile et qui deviendra, monté par des archers sarrasins déployant les bannières de l'empereur, l'attraction de tous ses cortèges de cérémonie.

Les négociations secrètes finissent par aboutir. Jérusalem sera remis aux Chrétiens pacifiquement mais le sultan El Camil demande à Frédéric II de mettre en marche vers Jérusalem son armée afin que ses sujets, devant les forces déployées, soient convaincus de la justesse de la décision de leur sultan. En novembre, l'armée chrétienne se met en marche. Le 18 février 1229 une trêve de 10 ans est conclue: Jérusalem, Bethléem, Nazareth sont rendus aux chrétiens. Dans la ville sainte, les musulmans restent en possession de leurs propres lieux saints. C'est un pacte de concessions réciproques, un accord qui porte la marque d'un esprit de tolérance presque inconcevable à cette époque. Frédéric fut mal récompensé de sa politique de négociations: il ne séjourna que peu de temps à Jérusalem pressé de retourner dans sa Sicile que venait d'envahir les troupes pontificales...

Le séjour de Gobert à Jérusalem fut tout aussi bref. Après de longues heures de prière sur les Lieux Saints, il s'embarqua sur le premier navire en partance, impatient de retrouver sa mère et son village de Rouvrois.

Julienne, prieure de Cornillon. Son amitié avec Eve la recluse. Projet de l'instauration de la Fête-Dieu.

1229, Cornillon



Julienne est devenue prieure de la communauté des sœurs à la mort de Sapience, sa rude mais bonne éducatrice. Elle a fort à faire pour remédier au laisser-aller qui s'est doucement installé à la léproserie. La plupart des anciennes sœurs sont décédées et parmi les très jeunes femmes qui les remplacent, peu ont une vocation réelle. C'est surtout l'assurance d'un pain quotidien en échange d'un travail léger (à cette époque le nombre de lépreux baissa considérablement) qui les attire. Il semble que du statut religieux de sœur et de frère, le personnel soignant glisse vers un statut de prébendier. (Personne pauvre prise en charge toute sa vie par une communauté en échange de petits travaux).

Avec l'aide du prieur de la communauté des frères, Julienne s'épuise à remettre un peu de discipline et de ferveur religieuse dans sa léproserie en s'exposant continuellement à la critique d'une partie de la communauté. Souvent Julienne se décourage devant ses responsabilités mais il suffit alors qu'elle porte son regard à travers la campagne sur la petite église de St-Martin pour raviver sa volonté défaillante. Là, à deux km de Cornillon, se trouve dans la récluserie de l'église, Eve (10), de dix ans sa cadette et pourtant sa meilleure amie, sa confidente devant Dieu!

Les deux femmes se sont connues alors qu'Eve n'était encore qu'une enfant accompagnant ses parents, riches bienfaiteurs de la léproserie, en visite à Cornillon. Depuis lors, Eve était souvent revenue voir la prieure, le plus souvent pour se distraire, discuter, ou simplement pour observer une femme qui au fil du temps devint "son" modèle. Les visites avaient cessé quelques mois auparavant quand Eve s'était faite à 21 ans recluse. Julienne avait bien conseillé à son amie de patienter quelques années mais devant sa détermination, elle avait finalement approuvé sa décision. Les deux amies s'étaient alors promis mutuellement de se soutenir dans leur vocation tout au long de leur vie. Depuis lors Eve ne rendait plus visite à Julienne. C'était maintenant Julienne qui se déplaçait pour entrevoir son amie et pour rien au monde elle n'aurait postposé sa visite hebdomadaire à la récluserie de l'église St-Martin. Julienne se sentait réconfortée après ses visites: depuis qu'Eve était recluse et priait pour elle, elle se sentait plus forte et moins angoissée par la curieuse obsession qui la poursuivait sous la forme de la vision d'un quartier de lune! Au début elle essaya bien de ne pas prêter attention à ce qu'elle croyait être un rêve la distrayant régulièrement pendant ses moments de prière. Mais peu à peu, voyant que la vision de ce quartier de lune persistait, elle se mit à réfléchir et tenta de dégager le symbole de cette image: la réalité n'est la plupart du temps que perçue partiellement par les hommes. En regardant dans le ciel étoilé, la lune apparaît souvent comme incomplète, une partie de celle-ci nous est cachée: ce que nous percevons n'est souvent qu'un trompe l'œil. De même l'hostie consacrée est plus que du pain ou le souvenir lointain du sacrifice de

Jésus, elle est en fait Jésus lui-même. Julienne est convaincue de son raisonnement. Sa vision a un sens et l'investit d'une mission impérieuse: faire comprendre aux croyants, la vraie présence du Christ dans le pain consacré. La tâche de Julienne paraît être pourtant condamnée à l'échec tant les préjugés sur la communion sont nombreux à cette époque.

L'hostie consacrée est en effet considérée par la plupart des chrétiens, comme un talisman, un viatique qui porte chance, comme une relique du Christ pareille aux multiples reliques de Saints qu'il convient d'approcher de temps en temps pour se garder des périls de la vie. On communie très peu (Le roi St Louis communie six fois l'an) par peur du sacrilège et uniquement en certaines occasions, quand on est malade dans l'espoir de retrouver la santé, quand on se prépare à courir les dangers d'un long voyage, d'un pèlerinage, ou encore d'une guerre. Il existe même dans certaines paroisses des habitudes à la limite du fétichisme comme celle de mettre une hostie consacrée dans la bouche d'un décédé ou dans son cercueil ou comme celle de considérer que regarder une hostie guérit les maladies des yeux! Cette dernière croyance est si vivace que durant l'office, au moment de l'élévation se produit dans l'église un grand remue-ménage: loin de s'abîmer dans une prosternation muette et recueillie, les paysans se bousculent pour chercher à voir l'hostie qui vient d'être consacrée au point que certains grimpent alors dans les embrasures des fenêtres!

Julienne voudrait faire comprendre aux Chrétiens que l'hostie consacrée est bien plus qu'une relique sacrée aux pouvoirs occultes, c'est le Christ vivant qui s'offre à nouveau à qui veut bien partager son idéal, un Christ qui aime, qui pardonne et qui reconforte merveilleusement, selon l'image du Christ que s'est forgée Julienne. Une image peu reconnue à l'époque car le Christ est le plus souvent d'abord "celui qui juge".

La conception que possède Julienne du Christ est cependant dans l'air du temps: St Bernard et les cisterciens, des hommes plein de passion et d'amour avaient remis en honneur le rôle de la Vierge Marie; les femmes contemporaines de Julienne engagées dans la vie religieuse comme recluses, béguines, sœurs, vont peu à peu considérer Jésus comme leur "époux bien-aimé", un homme éprouvant un immense amour pour elles. Ce sont ces femmes qui sentiront avec le plus d'acuité la présence réelle du Christ dans l'hostie consacrée dont elles tirent un grand réconfort moral. Elles veulent faire partager ce réconfort aux autres chrétiens mais c'est l'une d'entre elles, Julienne qui y réussira le mieux.

Elle a l'idée géniale de communiquer ce message d'amour à tous les chrétiens au moyen d'une fête annuelle, la Fête-Dieu, qui célébrerait la présence réelle du Christ dans le pain consacré. C'est une tâche démesurée pour une simple femme car il faut écrire le rite de la messe (chants et prières) puis, le plus dur, convaincre les dignitaires de l'église, jusqu'au pape, de faire célébrer cette fête. Julienne est un être d'exception, elle est convaincue qu'elle réussira avec comme seul soutien les prières d'une autre femme d'exception: Eve la recluse.

Julienne doit fuir...

1241, Cornillon

En ce jour d'automne, la brume recouvre la Meuse, et seuls les coteaux les plus hauts comme celui de Cornillon sont épargnés par le brouillard tenace. Une soeur a cependant aperçu venant de Liège une dizaine de cavaliers armés qui au trot se dépêchent de gravir la colline menant à la léproserie. Elle donne l'alerte:

- Sœur Julienne, ce que vous redoutiez arrive, les soldats de Liège arrivent au trot. Vous n'avez que quelques minutes pour vous cacher!

Julienne se précipite à l'extérieur de son oratoire, court vers l'église, traverse celle-ci et se réfugie dans la sacristie.

Elle a à peine le temps de se cacher dans la grande armoire qui abrite les tenues du prêtre que déjà elle entend le brouhaha des hommes d'armes descendant de cheval pour se précipiter vers son oratoire.

Cachée dans la penderie, Julienne se remémore les événements de ces dernières semaines. Elle s'attendait bien à ce que les échevins de Liège réagissent de cette manière. La mort de son homologue masculin le prieur Godefroid a mis le feu aux poudres. Il était son seul soutien à Cornillon et approuvait contre vents et marées la nouvelle discipline qu'elle tentait d'instaurer à la léproserie. Sa disparition a redonné l'espoir aux mécontents de revenir aux anciennes habitudes. Ils ont choisi un des leurs pour succéder au prieur décédé. Ce frère indigne qui a acheté sa charge aux échevins de Liège en s'endettant a voulu il y quelques jours récupérer sa mise sur les donations faites à la léproserie. Mais Julienne, prévoyante, avait caché tous les documents, la comptabilité et l'argent de l'institution. Le nouveau prieur évidemment ne fut pas dupe et menaça Julienne de faire intervenir les échevins si elle ne lui rendait pas l'accès aux ressources de l'institution. Il mettait donc ses menaces à exécution, ayant convaincu les échevins que la prieure dilapidait les biens de la léproserie.

Julienne dans sa cachette, prie pour qu'on ne la trouve pas. Elle perçoit les cris des sœurs parmi le bruit de la soldatesque furieuse qui fouille de fond en comble la léproserie. Les minutes sont interminables puis subitement le silence revient. Les soldats sont repartis bredouilles. Isabelle de Huy, sa meilleure compagne à la léproserie vient la sortir de son abri:

- Julienne, le danger est passé, ils ne vous ont pas trouvée.

Quand Julienne arrive sur le pas de l'église un triste spectacle l'attend. Les soldats ont quasi entièrement détruit l'oratoire où elle aimait trouver la solitude. La plupart des meubles ont été cassés, le sol est jonché de livres déchirés et de documents. La prieure se précipite dans les ruines. Elle a vite fait de repérer un coffre de bois à l'aspect vétuste. A travers une planche défoncée on peut apercevoir des draps. Julienne se presse d'ouvrir le coffre et d'en sortir les draps et de les déployer. Ouf les documents y sont toujours! Les soldats dans leur fureur n'ont pas pris la peine de s'attarder sur ce qu'ils croyaient être de simples draps!

Julienne a peur, les échevins et le prieur vont être furieux de leur échec. Il n'y a pas une minute à perdre, il faut fuir. La plupart des sœurs sous la conduite de Julienne rassemblent leurs maigres baluchons puis, misérables, s'en vont demander l'asile deux kilomètres plus loin au chanoine de l'église St Martin.

Jean de Lausanne, le chanoine, les accueille chaleureusement. Il connaît et apprécie Julienne, l'amie de la recluse de son église. Immédiatement il offre aux sœurs ses propres appartements. Eve la recluse se réjouit secrètement de la compagnie exceptionnellement longue que lui offre, malgré elle, Julienne. Le chanoine a recommandé aux sœurs de la patience, il s'engage à trouver une solution à cette pénible crise mais cela prendra du temps...

Les jours passent, cela fait bientôt trois mois que les sœurs séjournent à St-Martin. Jean de Lausanne a été formidable. Il a personnellement demandé au nouvel évêque de Liège Jean de Thourotte de s'occuper de cette affaire. L'évêque a accepté et a mené une enquête approfondie à Cornillon, auprès des échevins de la ville et auprès des sœurs réfugiées. Peu à peu, devant les insistances du prélat, les langues se sont déliées et il a été établi que le nouveau prieur a obtenu sa charge par simonie. L'évêque a alors pris les mesures qui s'imposaient: le prieur déchu de sa charge a été exilé dans une léproserie de Huy, et pour que de pareils événements ne surviennent plus, une

nouvelle règle est imposée aux sœurs et frères de Cornillon. Dorénavant, le prieur sera non plus choisi par les échevins mais par la communauté religieuse. Par ailleurs cette dernière devra vivre selon la règle de St Augustin et faire vœu d'obéissance et de chasteté. (Cette règle ne fut hélas observée que durant le règne de Robert de Thourotte)

En ce jour, où les sœurs se préparent à regagner Cornillon, Julienne se met à croire que finalement les événements de ces derniers mois ne lui ont pas été si défavorables...Certes elle a souffert de son exil, mais celui-ci lui a donné le temps de réfléchir à son projet de Fête-Dieu et d'en informer Jean de Lausanne. Ce dernier s'est montré si enthousiaste qu'il en a fait part à ses amis dominicains installés à Liège depuis 1232.La suite ne s'est pas fait attendre, deux de ces dominicains, frère Hugues, et Jacques Pantaleon ont donné à Julienne un soutien incondtionnel pour la réalisation de son projet.

Julienne s'estime choyée par la providence au-delà de tout ce qu'elle pouvait imaginer, car frère Hugues, le petit dominicain rappelé dans son pays, la France, revint quelques années plus tard à Liège comme légat du pape, puis, encore plus inimaginable, Jacques Pantaleon monta un beau jour sur le trône de St Pierre sous le nom d'Urbain IV.

Gobert règle pacifiquement un grave conflit puis part en pèlerinage.

Pâques 1241

Gobert gravit la colline de Vezelay. Il est à nouveau en quête de la "Jérusalem" céleste mais cette fois il n'est pas harnaché comme un combattant mais comme un simple pèlerin, un simple jacquet se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle. La silhouette de la basilique qui se découpe sur un ciel sans nuages et qui se rapproche de plus en plus au fur et à mesure qu'il s'en approche l'emplit d'une grande joie: il sera à temps pour la cérémonie de Pâques qui chaque année célèbre le départ des pèlerins vers la Galice. Gobert depuis son départ de Rouvroy se sent un autre homme, ce qui lui fait croire que sa décision de courir à nouveau les routes était judicieuse. Il pense au psaume qui depuis son retour des croisades lui revient sans cesse à l'esprit:

"Tu nous a fait pour toi Seigneur,
Et notre cœur est sans repos tant
Qu'il ne demeure en toi..."
(St Augustin)

Oh oui, il avait bien essayé de consacrer à Dieu la plupart de son temps à Rouvroy, mais voilà il y avait sa maman qui devenait âgée et nécessitait beaucoup de soins de sa part et puis surtout, il y avait ces conflits incessants entre seigneurs lorrains...Il avait essayé de s'en tenir à l'écart, et peu à peu s'était bâtie sur son attitude de neutralité une renommée de sagesse. Cela n'avait cependant pas suffi pour lui assurer la paix qu'il désirait car il lui avait été parfois impossible de se soustraire aux services armés que lui demandait son suzerain ou ...son propre frère l'évêque de Metz Jean d'Aspremont!

Gobert se rappela toutes les tribulations que ce dernier lui avait causées. Entre 1231 et 1233, tout le pays a été à feu et à sang de par sa faute. En voulant reconquérir un pouvoir absolu à Metz, son frère avait favorisé un des lignages des échevins. Mais en voulant sans doute faire du lignage de Port-Sailly (du nom du quartier où habitait cette famille) une créature docile entre ses mains, il

s'attira la haine des autres familles de patriciens. Un beau jour de 1231, celle-ci se transforma en guerre ouverte (11) et les Messiens allèrent brûler le quartier de Port-Sailly dont les habitants se virent obligés de fuir avec leur évêque dans la citadelle épiscopale de Châtel-St-Germain. Les Messiens n'ayant pas les moyens de faire un siège en règle de la citadelle, allèrent demander de l'aide au Comte de Bar et au Duc de Lorraine qui acceptèrent en échange d'une forte somme d'argent. Jusque-là Gobert s'était défendu d'intervenir dans la révolte contre son frère. Mais maintenant que l'évêque était menacé de perdre la vie dans un siège entrepris par des hommes rompus au maniement des armes, il ne pouvait plus rester sourd aux appels de son frère. D'ailleurs il fallait de toute façon entreprendre une tentative ultime pour faire cesser ce conflit car le bruit de la guerre atteignait maintenant les limites du domaine de Rouvroy: partout en Lorraine les Messiens détruisaient châteaux et domaines des alliés de l'évêque. C'était un miracle que Rouvroy eût été jusqu'ici épargné et si l'attitude de neutralité de Gobert y était pour quelque chose, il fallait s'attendre à ce qu'elle ne suffise bientôt plus devant la rage des Messiens qui augmentait à mesure que le conflit s'éternisait.

Forcé d'agir, Gobert avait longuement réfléchi sur la manière dont il pouvait sauver son frère. Rassembler une troupe lui prendrait trop de temps et de toute façon il lui était impossible de réunir un nombre d'hommes suffisant pour contrecarrer un duc et un comte. Il n'y avait qu'une solution : tenter le tout pour le tout en agissant seul. Gobert se revoit encore sortir de son coffre sa tenue de chevalier usée par la croisade, la cotte de maille, le surcot, le seul qu'il possédait et qui portait encore cousu sur chaque face la grande croix rouge des croisés et puis se rendre à l'écurie, plein d'appréhension sur le cheval à choisir pour sa mission car il s'était peu de temps auparavant séparé de son coûteux destrier...

Quand il arriva devant la citadelle, la nuit tombait, mais il restait encore suffisamment de clarté pour qu'on l'aperçoive dévaler au galop dans le camp de toile des assiégés. Un drôle de spectacle en vérité: un chevalier mal équipé, sans écuyers et sur un canasson et qui de surcroît pensait être aux croisades!

Sur tout son parcours des quolibets et des rires fusent de toutes parts mais Gobert n'en a cure. Imperturbablement, il continue son chemin jusqu'à la tente du comte de Bar.

L'homme d'armes qui se tient devant la tente ne veut pas laisser passer ce chevalier qu'il croit un imposteur. Gobert discute puis un attroupement se produit autour de lui.

- Si tu te dis chevalier montre nous que tu sais combattre.

Gobert sait que c'est sa seule chance de voir le comte de Bar.

Un cercle se forme, d'un côté Gobert, de l'autre un sergent d'armes. Le combat commence, un combat à l'épée. Deux fois Gobert esquivé des coups mortels, l'assemblée commence à reconnaître qu'elle a à faire à un vrai guerrier. Les rires se font de plus en plus rares et bientôt c'est le silence seulement entrecoupé par le bruit métallique des armes qui s'entrechoquent. Bientôt, intrigués par le calme soudain qui règne aux alentours, les chevaliers sortent des tentes et viennent se mêler à la piétaille. Ils arrivent juste à temps pour apercevoir Gobert qui déséquilibre son adversaire, le fait tomber et menace de son épée l'homme étendu à terre. Le combat est gagné et les cris de la foule saluent la vaillance du gagnant. Un homme sort de la foule et entraîne Gobert dans la tente du comte de Bar.

- Chevalier Gobert d'Aspremont, le bruit court que depuis votre retour des croisades vous ne savez plus porter une arme...

- Je le puis encore, Seigneur mais ne le veux plus.

Le comte fait asseoir Gobert.

- J'ai vu de mes yeux que ce que vous dites est vrai. Mais alors pourquoi votre venue ici.

La discussion se prolonge toute la nuit. Le lendemain matin, les assiégeants replient bagage. L'évêque peut retourner à Metz, les patriciens de Port-Sailly dans leur quartier. Gobert ne prend pas la peine de saluer son frère. Avec le cadeau du Comte de Bar, un merveilleux destrier, il s'éloigne au galop pour rejoindre Rouvroy.

Maintenant, Gobert est seul avec Dieu sans les murmures du monde extérieur, il pénètre dans la basilique de Vezelay. Il a juste le temps de se recueillir devant les reliques de Ste Marie-Madeleine, une femme pour qui seul le Christ comptait, avant que commence la cérémonie de départ des Jacquets vers Saint-Jacques. Ils sont des centaines comme lui à prier pour que leur route soit sans embûches. A la fin de la messe, le prêtre bénira leurs bourdons et leur panetière. Demain, ils s'éloigneront sur les routes...

Julienne et Gobert se rencontrent.

Namur 1248.

Gobert est maintenant seul au monde, sa chère maman l'a quitté après une vie bien remplie. Il se souvient combien elle l'aimait car jamais elle n'avait contesté les longues absences de son fils pendant la croisade ou pendant son pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Elle avait toujours respecté les désirs de son fils sans essayer de le retenir auprès d'elle. Gobert lui en était terriblement reconnaissant. Il était resté dans le monde pour sa mère; Il ne le regrettait pas mais aujourd'hui il entamait une nouvelle étape, ou plutôt, comme il se plaisait à le dire sa dernière étape avant l'ultime rendez-vous. Ses dernières années, il les voulait tout entières à Dieu et à Marie. Il y avait maintenant deux mois qu'il parcourait en tous sens le pays Chrétien à la recherche d'un havre de paix pour y finir ses jours.

Il n'était pas vraiment pressé de le trouver, les merveilles qu'ils découvraient le long de son chemin étaient autant de prétextes de s'attarder et de s'extasier devant la richesse de l'homme. Pas une petite église qui ne possédât une relique, un souvenir précieux, qui ne portât à méditer sur une vie, une parole ou une même une interrogation. Gobert s'était juré de trouver chaque jour un endroit différent où l'on pouvait suivre un office. Cela nécessitait de sa part une grande endurance mais il se sentait encore vaillant et excellent cavalier. Cette ténacité conduisit un jour ses pas jusqu'à Namur pour y assister à un office célébré à l'église Saint-Aubin; cette église s'enorgueillissait de posséder des reliques du Christ même: un peu de sang du Sauveur et un morceau de sa croix.

Dans la nef où il prend place parmi les fidèles tout le monde n'a d'yeux que pour lui, sa tenue de chevalier ornée de la croix et de la coquille détonne dans l'assemblée composée d'une majorité de femmes, des femmes pieuses habitantes de la paroisse qui se réunissaient ainsi pour prier en commun.

La messe terminée, sur le parvis, un groupe de femmes, interpelle Gobert.

- Messire, vous êtes un valeureux croisé, nous pauvres femmes, n'avons jamais vu Jérusalem. N'auriez-vous pas un peu de temps pour nous raconter comment sont les lieux saints? Nous en serions si heureuses. Mais peut-être êtes-vous pressé de rejoindre votre destination...

- Oh non répondit Gobert, personne ne m'attend, je serais heureux de passer un moment avec vous mais ma préoccupation de ce moment est d'abord de me trouver à loger...

- Je vous fais une offre, Noble chevalier, acceptez notre hospitalité en échange d'un peu de votre temps.

Gobert dévisage la femme qui d'une voix à la fois ferme mais douce lui fait cette proposition. Un visage de cinquante ans marqué par les ans, banal somme toute... Mais non, il y a quelque chose d'inaccoutumé sur ce visage, mais quoi?

Gobert, au risque d'être pris pour un effronté, se prend à fixer du regard les yeux de son interlocutrice. Cela ne dure qu'un instant, un instant qui lui paraît cependant une éternité et qu'il voudrait encore prolonger malgré sa gêne. Il baisse les yeux, incapable de soutenir plus longtemps la vision d'une autre âme, une âme lumineuse, intrépide, tourmentée aussi, mais avant tout rayonnante de cette douceur qu'on ne peut posséder que si l'on a auparavant longtemps et beaucoup aimé... Il sent son cœur s'accélérer et une douce chaleur l'envahir au point qu'un léger halo rosé

vient colorer son visage. Bizarrement en relevant les yeux pour répondre il s'aperçoit qu'il n'est pas le seul à rougir, la femme qui lui parle s'est émue aussi...

Gobert accepte l'offre d'hospitalité. Son hôtesse se présente, elle se nomme Julienne de Cornillon. Gobert ne devra pas aller bien loin, la maison qui le reçoit jouxte l'église.

A la table d'hôtes dressée par Julienne et ses compagnes, Gobert se restaure plus vite qu'il ne le voudrait car autour de lui, il perçoit l'impatience des femmes à l'entendre raconter ses aventures. Il tient sa promesse et, après s'être présenté, entame le récit de la croisade à laquelle il a participé. Un long récit, seulement entrecoupé des exclamations diverses de la petite assemblée et qui se termine tard dans la nuit. Les béguines remercient Gobert et regagnent maintenant leur dortoir. Seule reste Julienne qui se prépare à guider son hôte vers la chambre qu'on lui a préparée.

- Messire Dapremont, votre récit a passionné mes consœurs, mais je suis certain que votre présence à Namur est le début d'une nouvelle quête et s'il est en mon pouvoir de vous aider je n'y manquerai pas...

Gobert perçoit une rare sincérité dans ces paroles, décidément cette femme est étonnante. Quelque chose lui dit qu'il peut avoir entière confiance en son interlocutrice. Il se met alors à lui confier le projet qui l'occupe depuis de nombreux mois. Julienne ne peut que faire un parallèle avec sa propre vie, car elle aussi depuis des mois à la recherche d'un havre de paix. L'émotion la saisit et fait perler de ses yeux quelques larmes qu'elle tente vainement de retenir. Gobert comprend que son hôtesse souffre.

- Noble Dame, je me suis confié à vous, mais avant de regagner ma chambre, j'aimerais tant savoir si moi aussi, je ne pourrais partager vos projets.

Julienne qui avait été jusque-là si avare en paroles commence alors le récit de ses années à Cornillon, de ses efforts pour essayer que son institution adopte la règle cistercienne et de sa grande idée. Elle lui fait part ensuite de son immense chagrin. Depuis un an elle est à été jetée, bien malgré elle, sur les routes. Ses déboires ont commencé il y a deux ans en 1246 quand son protecteur le prince-évêque de Liège, Robert de Thourotte est décédé inopinément...

A ces mots, Gobert saisi d'étonnement, interrompt le récit de Julienne:

- Savez-vous que Robert de Thourotte est mon cousin?

Julienne est émerveillée de ce hasard qui devient pour elle un signe de la providence. Ce chevalier qui lui a paru si digne de recevoir son chagrin est le plus à même de la consoler. Tout semble signifier à Julienne que Robert De Thourotte en lui envoyant son cousin continue dans l'au-delà à l'aider.

Julienne essaie de ne pas montrer l'émotion qui l'étreint en apprenant cette surprenante nouvelle. Elle continue son récit mais avec plus de détails. Robert de Thourotte avait été merveilleux puisqu'il avait, peu de temps avant sa mort en 1246, institué l'obligation de la Fête-Dieu dans le diocèse de Liège. C'était un geste courageux car il n'était pas sûr d'être suivi par le concile. Pendant deux ans, elle-même et le prieur de Cornillon Jean avaient travaillé à rédiger l'office de la Fête-Dieu et le geste de l'évêque les avait récompensés de leurs efforts. Malheureusement, leur joie avait été de courte durée et suivie par un temps de tribulations. La fête n'avait encore jamais été célébrée réellement, et, leur protecteur décédé, les échevins de Liège avaient tout fait pour reprendre autorité sur la léproserie de Cornillon qui avait revécu les mêmes scènes qu'en 1241: le saccage de son

oratoire.

Cette fois, il n'y avait plus d'espoir de reprendre une vie normale à Cornillon car l'ancien prieur indigne avait été rappelé de son exil à Huy et le nouveau Prince-Evêque de Liège Jean De Gueldre âgé de vingt ans était tout entier à la solde des échevins. Il ne restait plus de recours qu'un exil qui semblait définitif. C'en était fini de la réforme de la léproserie et des efforts faits pour progressivement adopter la règle cistercienne. C'en était aussi fini de la présence réconfortante tout près d'elle d'Eve la recluse du mont St-Martin. Avec trois sœurs Julienne s'était décidée à fuir...

De Cornillon elles s'étaient dirigées vers l'abbaye de Robermont qui les avaient hébergées quelques jours avant de les recommander à l'abbaye de Val-Benoît. Mais elles étaient toujours dans la principauté de Liège et le prince-évêque exerçait des pressions sur tous ceux qui prêteraient assistance aux fugitives. Ne voulant pas être une source d'ennui pour la communauté du Val-St-Benoît, elles avaient repris leur exode pour cette fois trouver un abri provisoire à l'abbaye du Val Notre-Dame à Antheit près de Huy avant de demander asile dans le comté de Namur. L'archidiacre leur avait cédé provisoirement la petite maison qu'en ce moment même elles occupaient...

Gobert et Julienne remercient Dieu de les avoir réunis et d'avoir pu trouver chacun tant de réconfort dans le regard de l'autre. Ils prient aussi Dieu de ne pas les séparer car un sentiment inexprimable les unit maintenant, celui d'une amitié profonde, spirituelle, scellée dans la foi et l'amour du prochain (12).

Gobert, après une nuit réparatrice quitte Namur non sans regret de devoir s'éloigner de Julienne qu'il considère comme son double, comme sa sœur dans le Christ. Julienne lui a donné une lettre de recommandation pour une béguine de Nivelles, une sainte femme qui pourra l'aider dans sa quête et qui lui indiquerait le monastère qui répondrait le mieux à ses aspirations de vie de prières.

Le nouveau moine

1249, Villers-La-Ville

Gobert revêta sa bure. Il y a longtemps qu'il attendait ce moment. En s'apprêtant pour son premier office dans la communauté, il ne peut s'empêcher de revivre par la pensée son premier contact avec l'abbaye de Villers.

Julienne n'avait pas menti: la béguine de Nivelles Enymeloth avait été d'un grand secours à Gobert en lui conseillant de ne pas repartir chez lui sans avoir vu l'abbaye de Villers. En apercevant pour la première fois celle-ci, il avait été immédiatement séduit par son cadre sylvestre d'où émanait une grande sérénité. Avant d'entrer dans l'abbaye pour y voir le père abbé il était descendu de son cheval et avait mis le genou en terre pour remercier Dieu de l'avoir amené à bon port.

Le père-abbé lui offrit l'hospitalité et Gobert demeura plusieurs jours à Villers. L'abbé eut le temps de l'interroger longuement sur sa vocation tandis que Gobert pouvait de son côté s'informer librement sur sa future vie. L'abbé avait chargé un moine, François D'Arquenne, de s'occuper spécialement de lui. Gobert se retrouvait en bonne compagnie. Frère François avait été comme lui un chevalier très vaillant puisque pendant la cinquième croisade en 1220, il avait vaincu un musulman réputé invincible. Ce moine avait évidemment été très fier de présenter Gobert à ses amis. Il y avait parmi eux Abond de Huy, sur lequel de nombreuses histoires circulaient. On

l'abordait avec un certain respect car il était souvent la proie de visions étranges. Ainsi, il voyait souvent la Ste Vierge dans le chœur de l'abbatiale se présentant avec un encensoir qu'elle agitait devant les moines qui manifestaient le plus de piété. Un jour de moisson, alors que les moines revenus des champs étaient fort fatigués et qu'il faisait très chaud, la vision fut encore plus surprenante: Abond vit la Vierge accompagnée de Ste Marie Madeleine se mettre à parcourir les rangs des moines, et s'arrêter devant chacun d'eux en agitant à la manière d'un éventail ses larges manches pour rafraîchir les moines. Abond était sûrement un saint homme comme sans doute l'étaient tous les membres de sa famille: ses deux frères étaient moines à Val St Lambert, une de ses sœurs était béguine et une autre religieuse à La Ramée.

Gobert avait aussi été présenté au frère Godefroid Pachôme, ancien camérier du duc de Brabant Henri I, et à ses trois fils moines à Villers depuis 1216. Toute une famille dans le même monastère!

A Villers, anciens chevaliers, anciens bourgeois ou paysans, réunis dans un but commun, vivaient les uns avec les autres en harmonie et en paix. Pas étonnant, que dans cette ambiance certains hommes aient atteint un haut degré de sagesse. A ce propos Frère François raconta à Gobert la vie exemplaire du précédent abbé Conrad d'Urach (1209-1214). Cet homme était, d'après les moines, si saint que ses doigts dans l'obscurité dispensaient une lumière suffisante pour lire.

Le père-abbé avait au bout d'une semaine accepté Gobert dans la communauté. Gobert alors prit momentanément congé des moines, impatient de retourner à Rouvrois pour régler le sort de son domaine qu'il comptait vendre un bon prix pour en distribuer le produit aux pauvres.

La Fête-Dieu enfin célébrée.

Liège et Villers 1252.

Epuisées par leur fuite de Cornillon au cœur de l'hiver de 1248, minées par le chagrin de l'exil, les quatre religieuses ont vu leur santé se dégrader sous l'effet de nombreuses privations. Peu après le passage de Gobert, deux d'entre elles ont succombé (sans doute de pneumonie), laissant Julienne et Isabelle dans la tristesse et le désarroi le plus complet. Mais une rencontre va les sauver une fois de plus: une femme s'émeut de leur sort, elle se nomme Hymène et est la supérieure de la communauté cistercienne de Salzinne à Namur. Julienne et Isabelle pour survivre acceptent l'hospitalité de l'abbesse. Celle-ci leur propose même d'entrer dans la communauté cistercienne mais les deux femmes gardant l'espoir insensé de pouvoir retourner un jour à Cornillon refusent cette offre.

Pour Julienne et Isabelle, les jours se passent à Salzinne dans la prière et le recueillement et les nouvelles qui leur parviennent de Liège sont pour elles tantôt source d'espoir, tantôt source d'abattement.

L'année 1251 apporte à Julienne une heureuse nouvelle qui la reconforte. Elle apprend que le légat du pape à Liège Hugues de Saint-Cher a ordonné l'application du décret de Robert de Thourotte concernant la Fête-Dieu. Le premier office de la Fête-Dieu est célébré l'année suivante dans l'église de Saint-Martin de Liège. Julienne ne peut évidemment y participer mais elle a l'immense consolation de savoir qu'Eve, son amie, a suivi tout l'office de sa récluserie.

Peu après, les cisterciens et les dominicains décident d'adopter la fête. C'est l'abbaye de Villers-la-Ville qui est chargée de la première célébration au sein du monde monastique. Le choix de Villers ne relève pas du hasard, Gobert d'Aspremont, parent de feu l'évêque Robert de Thourotte et lié à Julienne de Cornillon par une profonde amitié s'est fait l'ardent défenseur de la Fête-Dieu et se présente comme volontaire pour organiser cette célébration nouvelle! Ce n'est pas une tâche facile

que celle qu'a acceptée le moine Gobert. Il faut pendant des mois apprendre aux moines à chanter de nombreux psaumes et antiennes inconnus jusque-là de leur répertoire liturgique et qui doivent ponctuer les moments d'une fête qui dure 24 heures (13).

Gobert doit aussi organiser le travail de copiste des moines qui doivent reproduire le long texte de l'office chanté en autant d'exemplaires qu'il y a de célébrants et de choristes. Tout cela constitue un travail important qui occupe Gobert pendant plusieurs mois.

Pour Julienne et Gobert, la longue préparation de la Fête-Dieu qui doit avoir lieu à Villers constitue une merveilleuse période de leur vie car elle nécessite qu'ils se rencontrent souvent pour mettre au point de nombreux détails. Le plus souvent c'est Gobert qui vient passer quelques jours à Namur, mais Julienne aura aussi l'occasion de se rendre à Villers pour assister aux répétitions.

Tous ces moments passés ensemble ont encore resserré les liens qui unissent Gobert et Julienne. Le couronnement de leur amitié, ce sera la Fête-Dieu à Villers à laquelle a été invitée Julienne. Quand Julienne, inondée de bonheur assiste à la réalisation de son rêve, elle ne peut cependant pas s'empêcher de penser que, la fête terminée, Gobert ne pourra plus se retrouver aussi souvent à ses côtés...Qu'à cela ne tienne, elle demandera qu'à sa mort sa dépouille soit ramenée à Villers. Pour l'éternité elle sera là, près des moines qui l'ont soutenue, près de Gobert.

Dernières épreuves et mort de Julienne.

Salzennes 1256.

Julienne souffre depuis plusieurs mois d'un ulcère gastrique qui la fait de temps à autre vomir du sang. Les soucis de ces derniers temps ne sont sans doute pas étrangers à sa maladie. Tout d'abord le décès d'Isabelle, sa compagne de tous les combats qu'elle avait elle-même, il y a des années été chercher à Huy pour la seconder à Cornillon et puis l'attitude quelque peu hostile d'Hymène qui n'admet pas que Julienne ait refusé d'entrer dans sa communauté.

La mort d'Isabelle avait causé à Julienne une peine telle qu'elle répandit un flot de larmes ce qui étonna l'abbesse. Pendant la veillée de prière autour du cercueil, Hymène lui avait fait cette réflexion:

- Mais enfin Sœur Julienne, vous n'arrêtez pas de pleurer et vous oubliez ainsi de prier pour le repos de l'âme de votre compagne.
- Je ne veux pas prier pour Isabelle, c'est une sainte et ce serait lui faire injure que de prier pour son salut! avait rétorqué Julienne, c'est sur mon propre sort que je pleure...!

Julienne survécut néanmoins à son immense chagrin, grâce, sans nul doute à une autre de ses amies: Eve du Mont St Martin. Celle-ci, par son sixième sens, avait prévu que Julienne allait avoir besoin bientôt d'un grand soutien. Quelques temps avant le décès d'Isabelle elle avait pu convaincre une sœur de la léproserie, Ermentrude, de quitter Cornillon pour rejoindre Julienne. L'arrivée de cette nouvelle compagne fut providentielle et permit à Julienne de se relever doucement de son deuil pour faire face à de nouvelles difficultés, cette fois suscitées par le comportement orgueilleux de l'abbesse...

Hymène depuis quelques temps était incommodée par les va-et-vient incessants à toute heure du jour et de la nuit aux abords d'une maison qui jouxtait l'abbaye. Bientôt l'agitation devint plus bruyante et s'y mêlèrent, surtout le soir, des bruits de rixe et des chants paillards... Hymène fit son enquête et apprit que cette maison appartenant à un riche bourgeois était devenue le refuge de la jeunesse dorée qui s'y livrait à de terribles beuveries. Elle prit la décision d'employer les grands moyens pour faire cesser le tapage: elle irait trouver la comtesse de Namur Marthe qui gouvernait en l'absence de son mari l'Empereur de Jérusalem Baudouin II...

Julienne avait tout fait, mais en vain pour dissuader Hymène de recourir à ces moyens extrêmes. Elle savait pour avoir côtoyé sept ans les Namurois que ces derniers détestaient la comtesse Marthe et qu'un rien pouvait mettre le feu aux poudres.

La comtesse Marthe décida de donner satisfaction à Hymène en faisant cesser le grabuge. Julienne prévoyait le pire et s'attendait à une réaction violente des bourgeois.

Deux jours après l'entrevue qu'Hymène eut avec la comtesse Marthe, les religieuses assistent, de leurs fenêtres, à la destruction complète de la maison qui faisait l'objet du litige. Une foule de curieux et aussi de bourgeois, alarmés par le bruit de la destruction, se sont réunis autour de la maison ceinturée par un cordon de soldats en armes et bientôt hurlent les pires insultes envers la comtesse et ses amies les bénédictines.

Pour les bourgeois, détruire arbitrairement la demeure d'un citoyen était un crime car tout homme dans sa demeure est roi. Cet abus d'autorité soulève bientôt à Namur une tempête d'indignations et de manifestations qui se transforme en véritable révolution. Le soir même, des jets de pierres cassent de nombreuses vitres de l'abbaye. Les religieuses se réfugient dans l'abbatiale. Julienne revit les heures pénibles qu'elle a déjà connues deux fois à Cornillon. Un immense sentiment d'angoisse l'étreint puis se transforme en douleurs qui enserrant son cœur dans un véritable étau. Au même moment, tout près de Liège à Mont St Martin, Eve pensant dans sa prière à son amie, éprouve tout à coup un sentiment d'anxiété suivi d'une douleur intolérable...

Bientôt un messenger de la comtesse surgit au milieu des sœurs en prière enjoignant à ces dernières de fuir sans tarder car les Namurois projettent d'incendier l'abbaye...Un détachement de la garde comtale les accompagnera jusqu'à la sortie de la ville.

Les sœurs en hâte ont rassemblé quelques effets et sous la protection des hommes d'armes sortent de l'abbaye. A pied elles rejoignent à 15 km de là l'abbaye de Moulins qui les hébergera provisoirement.

Dans les jours qui suivent, les bénédictines seront réparties dans différents monastères en attendant de pouvoir regagner Namur quand les événements le permettront. Julienne, elle, obtient l'hospitalité d'un chanoine à Fosses, qui possédait adossée à l'église une petite récluserie qu'il avait jadis fait construire pour sa sœur maintenant décédée.

Julienne âgée de 64 ans est plus isolée qu'à Salzinnes. Elle a cependant l'immense consolation de se retrouver dans la petite ville où est décédé l'évêque Robert de Thourotte son protecteur. A l'église dans un reliquaire repose son cœur embaumé (Son corps fut transporté, comme il l'avait souhaité, à l'abbaye d'Aulne).

De son ermitage elle prie pour les Namurois car une véritable guerre a suivi son exil à Fosses. Les bourgeois révoltés se sont alliés au comte de Luxembourg, tandis que de son côté, la comtesse obtint l'aide de la comtesse de Flandre Marguerite (Les Luxembourgeois occupèrent la ville de Namur sans coup férir mais ils n'obtinrent qu'après deux ans la reddition de la citadelle mais ceci est une autre histoire.).

Après quelques mois d'un séjour calme à Fosses, l'état de santé de Julienne se dégrade. Gobert alerté par la dernière lettre de Julienne peut enfin obtenir de son abbé une entrevue avec son amie. Les deux amis sont enfin réunis une nouvelle et dernière fois.

La visite de Gobert a été la dernière grande joie de Julienne.

Son ulcère d'estomac s'est cancérisé. Elle éprouve maintenant des difficultés pour parler ce qui résulte vraisemblablement d'une métastase au larynx. Le jour de Pâques 1258, elle assiste aux Matines, à Laudes et à plusieurs messes. Demeurer du matin au soir dans une église sans chauffage, en avril, à genoux sur le sol ou assise sur une botte de paille, c'en était trop pour le peu de forces qui lui restaient. Rien d'étonnant si le lundi les vomissements de sang reprennent.

Julienne a demandé le sacrement des malades, l'abbesse Hymène, prévenue par Ermentrude s'est rendue au chevet de la mourante.

Julienne ne peut plus rien avaler, et Hymène lui propose que le prêtre vienne lui montrer une hostie consacrée. Le prêtre lui dit en présentant l'hostie:

- Voici Madame votre Sauveur, celui qui a daigné naître et mourir pour vous. Demandez-lui de vous défendre contre les ennemis et d'être votre guide.

Julienne rassemblant toutes ses forces lui répond

- Amen et que cela soit vrai également pour ma maîtresse (Hymène)

Ce furent les dernières paroles de Julienne, sa tête retomba sur l'oreiller.

C'était le vendredi de l'octave de Pâques 5 avril 1258 à 15 h. Elle avait 66 ans.

Ultime missions et mort de Gobert.

Après une messe célébrée le samedi à Fosses, le corps de Julienne fut transporté par les soins de Gobert à Villers. Hymène accompagna le convoi funèbre. Une veillée de prières rassembla la communauté des moines autour du corps de Julienne. Le lendemain eurent lieu les obsèques puis la dépouille de Julienne fut ensevelie à l'endroit réservé aux personnes mortes en odeur de sainteté, dans le chœur même de l'abbatiale.

Chaque jour Gobert passait de longues heures devant la dalle mortuaire de Julienne. Il n'aurait plus pu se priver désormais de ces instants de méditation devenus pour lui un véritable dialogue avec son amie qui de l'au-delà le soutenait et l'encourageait. Aussi c'était chaque fois avec beaucoup de peine qu'il quittait le monastère pour des missions extérieures que lui confiait parfois l'abbé.

Sa dernière mission lui avait d'ailleurs valu des ennuis de santé qui avaient profondément ému ses frères.

Un beau jour de la semaine sainte, un an après le décès de Julienne, un messager vint annoncer à l'abbé que la ferme de Géronvillers (14) venait d'être pillée par un soldat venu d'on ne sait où. Plus grave, certains frères convers qui y travaillaient avaient été roués de coup. L'abbé désigna le courageux Gobert, qui était le meilleur cavalier du monastère, pour s'y rendre sur-le-champ afin d'y constater les dégâts et porter secours aux moines blessés. A l'annonce de cette mission, Gobert, dans la perspective d'être confronté à la violence qu'il abhorrait, fut pris d'un malaise. Il n'osa pas cependant en faire part à son abbé, fit sceller un cheval et sortit de l'abbaye. Mais à peine dehors, subitement il éprouva une perte totale de sa vision: il était devenu en un instant aveugle. Revenu péniblement à l'abbaye il expliqua ce qui lui était arrivé, on envoya un autre moine à Géronvillers et Gobert fut mis au repos le plus complet. Après trois jours sa vue était revenue aussi subitement qu'elle avait disparu. Les moines crièrent au miracle et les symptômes que Gobert avait éprouvés furent mis sur le compte de sa sainteté. Le Christ sachant l'aversion que Gobert éprouvait pour la violence, l'avait pendant trois jours privé de la vue, de la même façon que lui-même s'était soustrait du monde dans son tombeau avant de ressusciter (Il est probable que, saisi d'émotion, Gobert ait présenté une subite hausse de sa tension artérielle laquelle aurait provoqué un accident vasculaire cérébral transitoire).

Gobert depuis son accident redouble de ferveur. Il dépense sans compter pour les autres le dernier avoir qui lui reste et qui provient de la vente de son domaine il y a plusieurs années. Il est si généreux avec les pauvres que l'abbé s'en inquiète et l'invite à modérer ses élans de partage.

En 1263, Gobert a 68 ans, il est resté vaillant et l'abbé fait encore souvent appel à lui pour des missions délicates qui nécessitent diplomatie mais aussi endurance.

Cette fois c'est pour rencontrer la duchesse de Brabant Alcide veuve du duc Henri III que Gobert quitte l'abbaye. L'abbé a demandé à Gobert d'user de persuasion pour que la duchesse rétablisse certains droits de l'abbaye de Gembloux qu'elle venait de supprimer pour les transférer au monastère féminin de Val Duchesse fondé récemment par elle (15) et dans lequel elle désirait être plus tard ensevelie.

Cela fait déjà une heure que Gobert trotte sur les chemins qui doivent le mener à Louvain. Tout à coup, son cheval s'emballe et emmène Gobert au galop dans un champ. Gobert, bon cavalier parvient à maîtriser sa monture jusqu'au moment où, franchissant un fossé, le cheval tombe

entraînant son cavalier dans sa chute. Les compagnons de Gobert accourent lui porter secours. Gobert est tombé face contre terre. Il saigne et présente de multiples ecchymoses, il se relève néanmoins et après quelques instants reprend tous ses esprits. Ses deux confrères veulent retourner à Villers et remettre la mission à plus tard. Mais Gobert refuse et c'est tout ensanglanté qu'il parvient enfin auprès de la duchesse qui, prise de pitié, lui dit:

- Mon bon moine, qui donc a osé porter des coups à un homme de Dieu?
- C'est vous Duchesse qui m'avez causé ces blessures répond Gobert.
- Que dis-tu là, Père vénérable, pour tout l'or du monde je ne voudrais te faire le moindre mal.
- Si tu n'avais pas méprisé les droits de l'abbaye de Gembloux (16), je n'aurais pas dû quitter Villers et je ne serais pas tombé de cheval!

Gobert regarde son interlocutrice, visiblement gênée et émue de la réponse qu'il vient de lui faire. La partie semble gagnée.

- Je veux réparer le tort que je t'ai fait, et ne regarderai à aucune dépense pour te faire soigner, s'empresse-t-elle de répondre.
- Noble Dame, repartit Gobert, si tu veux vraiment soigner mes blessures, rétablis l'abbaye de Gembloux dans ses droits et tu auras guéri mon corps et rendu mon âme à la joie.
- J'accepte ton offre, valeureux Père.

Gobert regagne Villers, mission accomplie, mais dans un piteux état physique. L'abbé, ses confrères l'entourent aussitôt de leurs soins attentifs. D'heure en heure, ils suivent l'évolution de l'état de santé de Gobert. Malheureusement ce sont des signes d'aggravation qui apparaissent. Le blessé ressent d'abord un état de profonde lassitude puis glisse dans le coma.

Quelques jours plus tard, après un grand frisson, Gobert rend son âme à son créateur. C'était le jour de la fête de St Bernard au mois d'août 1263...

Notes

(1) Rouvrois-sur-Othain. Ce petit village français est situé à une vingtaine de km de l'abbaye D'Orval et à 16 km de la frontière belge. Gobert D'Apremont est vraisemblablement originaire de ce village. Le Professeur Schneider mentionne en effet dans son livre "La ville de Metz au XIII^e et XIV^e S" qu'en 1248 un certain Gobert D'Apremont seigneur de Rouvrois-sur-Othain et de Lanhères vendit à Metz ses domaines pour 1000 monnaies messines. On note par ailleurs qu'à cette époque la famille D'Apremont était fort étendue. Le berceau de celle-ci était la motte féodale d'Apremont située au sud de Metz.

(2) A Villers, ce fut sur une nature vierge que les cisterciens s'installèrent en 1146. Au départ ils n'occupèrent que quelques demeures en chaume, puis construisirent un long bâtiment en dur qui les hébergea provisoirement pendant cinquante ans. A la fin du 13^e siècle, ils commencèrent à bâtir l'abbaye définitive. Les nefs de l'église abbatiale seront élevées entre 1210 et 1214. Les cisterciens de Villers essaimèrent très rapidement puisque l'abbaye de La Cambre est fondée en 1200 par le père-abbé de Villers.

C'est un véritable changement de société que vit l'occident grâce aux disciples de St Bernard mais ce changement n'aurait pas été possible sans les innombrables donateurs généreux qui avaient trouvé auprès des cisterciens le nouveau modèle de l'église du Christ auquel tous aspiraient.

(3) Il semble y avoir eu à Liège sept récluseries au XIII^e s.

(4) A Liège, le plus grand béguinage était celui de la paroisse St Christophe. Il s'étendait sur tout un quartier et compta jusqu'à 1500 béguines! Liège était vraisemblablement le centre du mouvement béguinal puisque comptant 24 béguinages sur les 47 repérés en Wallonie à la fin du XIII^e s. (source: M. Lauwers, *Expérience béguinale et récit hagiographique*, dans "journal des savants", 1989, p 61-103.).

(5) Notez bien que ce n'est qu'une question de temps. Malgré leurs réticences les cisterciens seront les premiers à créer un ordre mixte. Normal, ils sont les premiers féministes et considèrent la femme d'une tout autre manière que l'église officielle. Une femme c'est d'abord pour eux l'image de Marie et ce n'est plus l'image du mal ou du diable. Marie dont l'image de pureté enflamma St Bernard sera mise sur un piédestal par les cisterciens. En ces temps où la femme n'était pas bien considérée, l'ordre cistercien devint ainsi son allié naturel. Les béguines notamment, souvent pas très bien perçues des évêques, trouvèrent auprès des moines un soutien inconditionnel.

Grâce aux cisterciens les hommes découvriront une « nouvelle femme » apportant au genre humain espoir et lumière.

(6) Sainte Yvette de Huy (1158-1228) fêtée le 13 janvier.

(7) Je n'ai aucune preuve que Gobert ait effectivement affranchi ses serfs.

(8) Frédéric II était roi de Sicile et empereur Germanique. Il vécut de 1194 à 1250. Entré en conflit avec plusieurs villes italiennes, il fut excommunié par le Pape Grégoire IX. Il partit néanmoins pour la sixième croisade et reprit Jérusalem en 1229. Rentré en Italie, il dut faire face à de nombreuses révoltes. Finalement le Pape Innocent IV réunit un concile à Lyon qui déposa l'empereur en 1245. Frédéric II mourut en 1250, laissant l'Allemagne et l'Italie en proie à l'anarchie. Intelligent et cultivé

mais matérialiste et sceptique, il fut appelé "l'Antéchrist" par ses contemporains.

(9) Gobert fut sans doute un de ces chevaliers qui quittèrent prématurément la croisade. En effet les "Gesta sanctorum Villarensium" (dans MGH.SS.t XXV.p.192-234) mentionnent que "Gobert ayant découvert la perfidie de l'empereur, parvint à se détourner de ce dernier et qu'après avoir accompli le but qu'il s'était donné en allant en Terre Sainte, il rentra dans sa patrie". Ne sachant pas le moment exact où Gobert abandonna la croisade, j'ai préféré imaginer que Gobert ne quitta la Terre Sainte qu'une fois Jérusalem remise aux Chrétiens.

(10) Sainte Eve la Recluse est fêtée le 4 juin.

(11) Cette guerre entre les Messiens et leur prince-évêque est connue des historiens sous le nom de "la guerre des amis" (de l'évêque sans doute...). L'abbé Jean Cottiaux mentionne dans son livre (Sainte Julienne de Cornillon p.229 Edition du Carmel de Cornillon, 1991) que Gobert sans recourir à la violence força le comte de Bar à cesser ses déprédations. N'ayant pas trouvé de sources explicitant de quelle manière Gobert intervint de manière pacifique, j'ai donc dû recourir entièrement à mon imagination pour faire revivre cet épisode.

(12) La première rencontre de Julienne et de Gobert n'est décrite dans aucune source. Il est cependant fort vraisemblable qu'elle se soit déroulée à l'époque que je mentionne.

(13) Au temps de Julienne, une fête solennelle commençait dès la veille avec les Premières Vêpres et les Complies. Le jour même, se succédaient Matines, Laudes, Petites Heures (Prime, Tierce, Sexte, None), les Deuxièmes Vêpres et la reprise des Complies. La messe elle-même se situait généralement après Laudes.

(14) La ferme de Géronvillers fut fondée par Gauthier D'Utrecht vers 1230 dans le but d'aider l'abbaye de Villers à se fournir en moyens de subsistance. De cette exploitation subsistent actuellement un imposant bâtiment datant du XVI et XVII^e S. Un étang témoigne de l'existence de viviers qui fournissaient le poisson à l'abbaye. Cette ferme est située sur le territoire de la commune de Gentinnes à 6 km de Villers. L'étymologie du nom de Géronvillers ne peut se comprendre par la traduction française, il faut s'en référer au latin: dans Géronvillers on trouve Villers et la racine "ger" qui signifie "fournir, pourvoir". Géronvillers voudrait donc dire "qui fournit (le nécessaire) à Villers.

(15) Le monastère de Val-Duchesse. C'est le premier monastère de moniales dominicaines dans nos régions. Il fut fondé en 1261 par Alcidis de Bourgogne, veuve du duc de Brabant Henri III. Il subsiste aujourd'hui quelques fragments du mur primitif du monastère, la façade ainsi qu'une aile datant du XVIII^e S. Ce prieuré est situé à Auderghem et sert de cadre à des rencontres à caractère politique.

(16) L'abbaye de Gembloux. Cette abbaye fut fondée vers 940 par Saint Guibert. Cette abbaye bénédictine a été complètement reconstruite au XVIII^e S. Elle fait aujourd'hui partie des bâtiments de l'Institut Agronomique.

Sources consultées

- Les misérables dans l'occident médiéval. Jean-Louis Goglin
Edition du Seuil 1976.
- Les pauvres au Moyen-Age. Michel Mollat
Editions complexe 1978.
- Les saints au Moyen-Age. Régine Pernoud
Presses Pocket n°2837
- Saints de Belgique. Chanoine Jacques Leclercq.
Editions de la Cité Chrétienne.1942.
- Moines et religieux au Moyen Age. Présenté par Jacques Berlioz
Editions du Seuil, coll Points n°H 185.
- L'Eglise de la cathédrale et de la croisade. Daniel Rops
Librairie Fayard 1952.
- Sainte Julienne et Cornillon. Abbé Emile Denis.
Printing C°,22 place du 20 août Liège.1927.
- La vraie histoire de Sainte Julienne de Liège. Abbé E. Denis
Casterman 1935.
- Sainte Julienne de Cornillon.Jean Cottiaux.
Carmel de Cornillon 1991.
- Histoire des monastères de Belgique. Joseph Lemmens
Document/Le cri 1995.
- La ville de Metz au 13° et 14° siècle. Jean Schneider.
Editions Georges Thomas (Metz) 1950.
- Histoire de la Lorraine. Jean Schneider
coll Que sais-je? N°450 Editions P.U.F 1967.
- L'étrange croisade de l'empereur Frédéric II. Pierre Boule.
Editions Flammarion,1968.
- Histoire de l'abbaye d'Orval. Abbé N. Tillière.
Editions Duculot 1927.
- Gesta Sanctorum Villarensium.MGH.SS.t XXV. p. 192-234.

Préface

Parcourant, un jour d'été, les ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville et songeant au passé dont ces imposants vestiges conservent l'empreinte, l'idée m'est venue de présenter en parallèle le cheminement de deux êtres d'exception enterrés en ces lieux, Gobert d'Aspremont et Julienne de Cornillon.

Mais qu'ont de commun mes deux personnages?

Ils vécurent tous deux au XIII^e siècle, en une époque de foi ardente. Un même idéal les inspirait, celui de la confiance en Dieu, de l'amour du prochain, de la pénitence. Leurs routes se sont croisées et une profonde amitié les a sans doute unis. Enfin, une même terre, celle de Villers, recouvre leurs cendres.

Ne cherchez pas à Villers la pierre tombale de Julienne. La soldatesque est passée par là à plusieurs reprises. Le mausolée dans lequel elle reposa d'abord en compagnie de neuf autres bienheureux, se trouvait derrière le maître-autel de l'église abbatiale. Il fut entièrement saccagé au XVI^e siècle par les iconoclastes qui ne laissèrent après leur passage que les ossements épars et mêlés des dix saints. Ces reliques furent ensuite placées dans un tombeau de marbre noir sculpté dans la chapelle de l'église qui était consacrée à St Bernard. A la révolution française, l'abbaye fut dévastée et sous ses décombres disparurent pour toujours les reliques...

Le souvenir de Gobert d'Aspremont est, lui, bien présent dans les ruines actuelles. La réputation de sainteté de Gobert était si grande parmi les moines qu'ils lui avaient fait l'insigne honneur de disposer son tombeau dans le cloître.

Vous ne pouvez manquer de le repérer dans une niche, à proximité de la porte qui donne dans l'église abbatiale. Les moines avant de rentrer dans l'abbatiale avaient coutume de s'incliner devant le tombeau de leur bienheureux. Mis en pièces et fouillé par les pillards, ce monument fut restauré à l'initiative de la famille du défunt. On y voit Gobert représenté couché, les mains jointes, revêtu du manteau de moine cistercien. Sur le fond de la niche, une élégante rosace sculptée dans la pierre bleue est la reproduction fidèle de la rosace primitive.

Le récit qui va suivre tente de faire revivre ces deux étonnantes personnalités qui se signalèrent par leurs vertus dans le monde encore dur et fruste de la féodalité finissante.

J'ai voulu le récit simple et le plus authentique possible. Je n'ai pris de liberté qu'en imaginant la manière dont ont pu se rencontrer pour la première fois mes deux héros.

Les références bibliographiques, ainsi que les quelques notes historiques qui viennent éclairer certaines parties du texte, sont reportées en annexe.

Conclusion

Julienne de Cornillon, Gobert d'Aspremont, ces deux noms ont traversé les siècles pour nous interpeller aujourd'hui encore, à l'aube de l'an 2.000.

Gobert, le preux chevalier, le croisé, l'ardent défenseur des pauvres, préféra troquer son armure contre la simple bure des moines cisterciens. Dans le silence d'une abbaye reculée, il pratiqua jusqu'à sa mort les vertus d'humilité, d'obéissance à la règle, d'amour du prochain. Un exemple toujours vivant!

Julienne est plus présente que jamais en cette année 1996 où l'on célébrera le 750ème anniversaire de l'instauration de la Fête-Dieu. Sa foi, sa ténacité, son énergie, eurent raison de tous les obstacles qui se sont dressés sur sa route. Elle souhaitait célébrer l'eucharistie par une fête annuelle. A force de volonté, elle parvint à instaurer dans le diocèse de Liège et en d'autres endroits du pays, une journée dédiée au Christ vivant dans l'hostie, journée que l'on appela la Fête-Dieu. Cette célébration fut plus tard adoptée par toute la chrétienté.

*A tous ceux
qui en gravissant les âpres monts de la vie
cherchent la lumière dans l'obscurité.*